

PROLOGUE

William Anderson était assis dans sa Lexus au coin d'une rue familiale depuis plus d'une heure. Une heure entière et il n'avait toujours pas rassemblé les forces nécessaires pour sortir de la voiture. Ses yeux étaient restés rivés à la vieille terrasse victorienne durant chacune de ces douloureuses secondes. Il avait évité cette partie de la ville pendant plus de vingt ans à l'exception d'une seule fois. Pour la ramener à la maison.

Maintenant, cependant, il devait affronter son passé de front. Il devait sortir de sa voiture. Il devait aller taper à cette porte. Il craignait terriblement ce moment.

Il n'y avait plus d'autres options pour lui, et pourtant il avait cherché longtemps dans son esprit agité une autre solution. Rien.

– Il est temps de faire face, se dit-il à lui-même, en se glissant hors du véhicule.

Fermant la portière doucement, il se dirigea vers la maison, ennuyé de ne pouvoir faire ralentir les violents battements de son cœur. Il vibrait dans sa poitrine, produisant un écho dans ses oreilles. À chaque pas qu'il faisait, son visage devenait de plus en plus net dans son esprit, jusqu'à ce qu'il ferme les yeux douloureusement.

– Maudite sois-tu, femme, marmonna-t-il en frissonnant.

Il se retrouva en face de la maison bien trop vite à son goût, et fixa la porte d'entrée. Son pauvre esprit était bombardé de trop nombreux mauvais souvenirs pour pouvoir les gérer. Il se sentait faible. Ce n'était pas un sentiment que William Anderson éprouvait souvent, parce qu'il s'assurait de ne pas avoir à le faire. Après elle, il s'en était même assuré définitivement.

Laissant sa tête s'enfoncer dans ses épaules et ses yeux se fermer brièvement, il prit la plus longue inspiration de sa vie. Puis il leva une main tremblante et frappa à la porte. Son pouls s'accéléra quand il entendit des pas, et il s'arrêta presque de respirer quand la porte s'ouvrit.

Elle n'avait pas changé d'un poil, excepté le fait qu'elle devait maintenant avoir... quoi ? Quatre-vingts ans ? Cela faisait-il si longtemps ? Elle n'avait pas l'air choquée du tout, et il ne savait pas si c'était une bonne ou une mauvaise chose. Il réserverait son jugement jusqu'à ce qu'il sorte d'ici. Il y avait beaucoup de choses à se dire.

Ses sourcils maintenant gris se soulevèrent nonchalamment, et quand elle commença à secouer la tête doucement, William sourit un peu. C'était un sourire nerveux. Il commençait à trembler dans ses bottes.

– Eh bien, regardez ce que le chat a ramené, dit-elle dans un soupir.

I

C'est parfait ici. Mais ce serait encore plus parfait si mon esprit n'était pas inondé d'inquiétude, de peur et de confusion. En me retournant sur le dos dans le lit Queen size, je regarde à travers le Velux construit dans le plafond voûté de notre chambre d'hôtel, apercevant des nuages blancs et cotonneux encombrant le ciel d'un bleu brillant. Je peux aussi voir les gratte-ciel s'étirer vers les hauteurs. Je retiens mon souffle et écoute les sons maintenant familiers du matin new-yorkais – les klaxons des voitures, les sifflets, et le tohu-bohu généralisé sont tous audibles depuis le douzième étage. Les façades en miroir des gratte-ciel nous encerclent, donnant à notre immeuble l'air d'être perdu au milieu de cette jungle de verre et de béton. Les choses qui nous entourent sont saisissantes, pourtant ce n'est pas ce qui rend l'instant presque parfait. C'est l'homme allongé à côté de moi dans le lit mou Queen size. Je suis certaine que ces lits sont plus grands en Amérique. Tout est plus grand en Amérique – les bâtiments, les voitures, les personnalités... mon amour pour Miller Hart.

Nous sommes ici depuis deux semaines maintenant et Nan me manque terriblement, mais je lui parle tous les jours. Nous avons laissé la ville nous avaler et n'avons rien eu à faire d'autre que de nous immerger l'un dans l'autre. Mon homme parfaitement imparfait est détendu, ici. Il a toujours des attitudes extrêmes, mais je peux vivre avec. Bizarrement, je commence à trouver beaucoup de ses obsessions adorables. Je peux dire ça maintenant. Et je peux le lui dire à lui, même s'il choisit toujours d'ignorer le fait qu'il est handicapé par ses obsessions dans beaucoup de domaines de sa vie. Y compris me concernant. Au moins il n'y

a pas d'interférences ici à New York – personne pour essayer de lui prendre son obsession la plus chère. *Je* suis son obsession la plus chère. Et c'est un titre que je suis ravie d'avoir. C'est aussi un poids que je suis prête à supporter. Parce que je sais que le sanctuaire que nous avons créé ici n'est que temporaire. Devoir faire face à ce monde ténébreux est une bataille assombrissant l'horizon de notre existence actuelle *presque* parfaite. Et je me déteste de douter de la force qu'il y a en moi pour nous voir traverser cette bataille – alors que Miller est persuadé que je la possède. Une légère agitation derrière moi me ramène dans la suite somptueuse que nous appelons « maison » depuis notre arrivée à New York, et je souris quand je le vois enfoncer son nez dans l'oreiller en produisant un charmant gémissement.

Ses boucles noires forment un joyeux désordre ébouriffé sur sa jolie tête, et sa mâchoire est assombrie par une courte barbe très dense. Il soupire et tapote le lit autour de lui dans son demi-sommeil jusqu'à ce que sa paume trouve son chemin jusqu'à ma tête et que ses doigts plongent dans mes boucles sauvages. Mon sourire s'agrandit tandis que je reste allongée, immobile, et que je laisse mon regard s'attarder sur son visage, sentant ses doigts s'enfoncer dans mes cheveux tandis qu'il semble s'assoupir à nouveau. C'est devenu une autre habitude de mon parfait gentleman à mi-temps. Il peut s'amuser avec mes cheveux pendant des heures, même pendant son sommeil.

Je me suis réveillée avec des nœuds à plusieurs occasions, parfois avec les doigts de Miller toujours emmêlés dans mes mèches, mais je ne me plains jamais. J'ai besoin de garder le contact – n'importe quel contact – avec lui.

Mes paupières se rejoignent doucement, calmées par la caresse. Mais bien trop rapidement, ma paix est perturbée par des visions inopportunes – y compris l'image glaçante de Gracie Taylor. J'ouvre mes yeux d'un coup et jaillis hors du lit, grimaçant quand ma tête est retenue en arrière par la traction dans mes cheveux.

– Merde ! soufflé-je, m'essayant à la tâche méticuleuse de défaire les doigts de Miller de mes cheveux.

Il râle un peu mais ne se réveille pas, et je repose sa main sur l'oreiller avant de me réfugier doucement à l'autre coin du lit.

Jetant un œil par-dessus mon épaule nue, je vois Miller perdu dans un sommeil très profond et espère silencieusement que ses rêves sont sereins et bienheureux. Contrairement aux miens.

Posant mon pied sur le tapis luxueux, je me lève en m'étirant et en soupirant. Je reste debout à côté du lit, abîmée dans la contemplation de la scène qu'offre la grande fenêtre. Avais-je réellement vu ma mère pour la première fois depuis dix-huit ans ? Ou était-ce juste une hallucination provoquée par le stress ?

– Dis-moi ce qui peut troubler un bel esprit comme le tien.

Sa voix râpeuse de sommeil interrompt mes pensées, et je me tourne pour le trouver allongé sur le côté, ses mains rejointes en prière calées sous sa joue. Je me force à faire un sourire, un sourire dont je sais qu'il ne le convaincra pas, et je laisse Miller et toute sa perfection me distraire de mon tourment intérieur.

– Je rêvais juste les yeux ouverts, dis-je calmement, ignorant son expression de doute.

Je me suis torturée mentalement depuis que nous avons pris cet avion, repassant ce moment encore et encore, et ma préoccupation silencieuse n'a pas échappé à Miller. Non qu'il m'ait harcelée sur le sujet, ce qui me laisse persuadée qu'il pense que je suis sous le coup du trauma qui nous a amenés tous les deux à New York. Il a en partie raison. Beaucoup d'événements, de révélations et de visions ont occupé mon esprit depuis que nous sommes arrivés, me laissant amère de ne pouvoir apprécier pleinement la dévotion de Miller pour ma personne.

– Viens là, murmure-t-il, restant immobile sans prodiguer de geste ou d'encouragement, seulement ses mots calmes et remplis d'autorité.

– J'allais faire du café.

Je suis folle de penser que je peux éviter ses questions ou ses inquiétudes plus longtemps.

– Je te l'ai demandé une fois.

Il se met en équilibre sur son coude et lève la tête. Ses lèvres sont réunies en une ligne dure, et le regard de ses yeux bleu cristal se fait brûlant en me traversant.

– Ne m'oblige pas à répéter.

Je secoue la tête légèrement en soupirant et me rallonge entre

les draps, roulant jusqu'à son torse tandis qu'il reste immobile et me permet de trouver ma place. Une fois que je suis installée, ses bras m'encerclent et son nez s'enfonce dans mes cheveux.

– Ça va mieux ?

Je hoche la tête dans sa poitrine et fixe les lignes de sa musculature tandis qu'il me caresse de toute part et prend des inspirations profondes. Je sais qu'il cherche désespérément à me réconforter et à me rassurer. Mais il ne le peut pas. Il m'a permis de prendre du temps toute seule, et je sais que ça a été très dur pour lui. Je réfléchis trop. Je le sais, et Miller le sait, aussi. Il s'écarte de la chaleur de mes cheveux et passe un moment à les arranger. Puis il concentre son regard inquiet sur moi.

– Ne cesse jamais de m'aimer, Olivia Taylor.

– Jamais, affirmé-je, ma culpabilité creusant un gouffre en moi. Je veux l'assurer que mon amour pour lui ne doit lui poser aucune inquiétude – vraiment aucune.

– Arrête de réfléchir.

Je lève la main et pose mon pouce sur sa lèvre inférieure bien pleine et le regarde cligner des yeux tandis qu'il lève à son tour sa main pour agripper la mienne contre sa bouche.

Il flatte ma paume et en embrasse le creux.

– C'est une route à double sens, beauté. Je ne peux pas supporter de te savoir triste.

– Je t'ai *toi*. Je ne pourrais pas être triste, même si je voulais.

Il m'adresse un sourire mitigé et s'allonge en avant pour me planter un baiser délicat sur le bout du nez.

– Je ne suis pas du même avis.

– Tu peux ne pas être du même avis autant que tu veux, Miller Hart.

Je suis saisie vivement et ramenée vers lui, ses cuisses s'écartant pour m'accueillir entre elles. Il saisit mes joues entre ses mains et approche ses lèvres, les laissant à quelques millimètres des miennes, et je sens l'air chaud qui s'en dégage sur ma peau. La réaction de mon corps n'est pas quelque chose que je peux contrôler. Et je ne veux pas la contrôler.

– Laisse-moi te goûter, murmure-t-il, cherchant mon regard.

Je me pousse en avant, heurtant ses lèvres, et rampe sur son

corps jusqu'à chevaucher ses hanches et sentir son excitation, dure et brûlante, coincée sous mes fesses. Je chantonne dans sa bouche, reconnaissante de sa tactique pour me distraire.

– Je crois que je suis accro à toi, murmuré-je, saisissant l'arrière de sa tête entre mes paumes et tirant impatiemment jusqu'à ce qu'il se redresse.

Mes jambes trouvent leur chemin autour de sa taille, et ses mains agrippent mes fesses, me ramenant plus près de lui tandis que nous maintenons la lente valse de nos langues.

– Bien.

Il rompt notre baiser et me repousse légèrement avant d'atteindre la table de nuit et d'en sortir un préservatif.

– Tu devrais avoir tes règles bientôt, observe-t-il, et je hoche la tête, tendant les mains pour l'aider, le lui prenant des mains et ouvrant l'emballage, ayant autant hâte que lui de fusionner avec lui.

– Bien. Alors nous pouvons nous passer de ça.

Je suis saisie, soulevée, et puis il ferme les yeux alors qu'il guide son membre jusqu'à mon sexe humide. Je glisse doucement dessus, le prenant jusqu'à la garde. Mon soupir de satisfaction est cassé et résonne très bas. Nos corps réunis repoussent tous les problèmes au loin, laissant la pièce seulement remplie de plaisir ininterrompu et d'amour éternel. Il est enfoncé profondément, immobile, et ma tête est partie en arrière tandis que je plante mes ongles dans ses solides épaules pour me soutenir.

– Bouge, le supplié-je, m'agitant sur ses genoux, ma respiration hachée par le désir.

Sa bouche trouve mon épaule, et ses dents s'y enfoncent doucement tandis qu'il commence à me guider méticuleusement sur ses genoux.

– Tu te sens bien ?

– Mieux que j'ai jamais pu l'imaginer.

– Je suis du même avis.

Ses hanches se soulèvent tandis qu'il m'attire à lui, procurant du plaisir à nos deux corps remuants.

– Olivia Taylor, je suis tellement fasciné par toi.

Son rythme calculé va au-delà de la perfection, nous agitant tous les deux lentement et paresseusement, chaque rotation nous

rapprochant plus près de l'explosion. La friction entre son aine et l'extrémité de mon clitoris quand il m'amène à la fin de chaque pivotement me fait gémir et haleter, avant que mon corps ne reprenne sa course, relâchant cette délicieuse pression, seulement brièvement, jusqu'à ce que je remonte au sommet merveilleux de ma jouissance. L'expression de maîtrise dans son regard me révèle que tout est calculé, ses clignements de paupières très lents et l'écart entre ses lèvres brillantes ne faisant qu'intensifier mon état d'abandon.

– Miller, dis-je, haletante, enfonçant mon visage dans son cou et perdant la capacité de rester droite sur ses genoux.

– Ne me prive pas de ton visage, Olivia, m'avertit-il. Montre-le-moi.

Je continue de chercher mon souffle, léchant et mordant sa gorge, sa barbe de trois jours grattant mon visage en sueur.

– Je ne peux pas.

Sa technique incroyable ne manque jamais de me faire défaillir.

– Pour moi tu peux. Montre-moi ton visage.

Son injonction est dure et accompagnée d'un vigoureux coup de hanches vers le haut.

Je pousse un cri perçant sous le coup de la soudaineté de cette profonde pénétration et me remets droite une nouvelle fois.

– Comment ? crié-je, frustrée et ravie en même temps.

Il me tient dans cet état – celui entre la torture et un plaisir d'un autre monde.

– Parce que je le peux.

Il me retourne sur le dos et rentre à nouveau en moi en poussant un soupir de satisfaction. Son rythme s'accélère, tout comme la force que je peux ressentir. Nos relations sexuelles sont devenues plus rudes ces dernières semaines. C'est comme si une lumière s'était allumée, et que Miller avait réalisé que me prendre avec un peu plus de force et d'agressivité ne rendrait pas notre intimité moins intéressante. Il me fait toujours l'amour. Je peux le toucher et l'embrasser, et c'est réciproque, il me répond, dit des mots d'amour continûment comme pour se rassurer *et* m'assurer qu'il est totalement en contrôle. Ce n'est pas nécessaire. Je lui fais confiance avec mon corps comme je sais maintenant que je peux lui faire confiance avec mon amour. Mes poignets sont

saisis et tenus fermement au-dessus de ma tête, et il se tient sur ses avant-bras musculeux, m'aveuglant de toute la surface des muscles découpés sur son torse. Ses dents sont serrées, mais je peux toujours percevoir ce petit air de victoire. Il est heureux. Il est enchanté par l'intensité de mon désir pour lui. Mais il a tout autant besoin de moi. Mes hanches se soulèvent et commencent à venir à la rencontre de ses coups de pilon, nos bassins se cognant alors qu'il va et vient, encore et encore.

– Tu te resserres contre moi, ma douce, halète-t-il, sa boucle rebelle rebondissant contre son front à chacune de nos collisions.

Chaque nerf que je possède commence à tressaillir du fait de la pression s'accumulant en moi. J'essaye désespérément de repousser cette pression, et de prolonger la vision saisissante de son corps au-dessus du mien, ruisselant de transpiration, son visage contracté par un plaisir si intense qu'on pourrait le prendre pour de la douleur.

– Miller ! crié-je, frénétique, ma tête commençant à trembler mais mes yeux restant fixés aux siens. S'il te plaît !

– S'il te plaît quoi ? Tu dois jouir ?

– Oui ! murmuré-je, avant de chercher ma respiration alors qu'il accélère le rythme, me poussant tellement fort qu'il me fait remonter dans le lit.

– Non !

Je ne sais pas ce que je veux faire. Je dois me relâcher mais je veux rester dans cette contrée lointaine où je m'abandonne totalement. Miller grogne, laissant tomber son menton sur sa poitrine et relâchant sa prise ferme sur mes poignets, les ramenant sur ses épaules. Mes ongles s'y enfoncent. Très durement.

– Putain ! grogne-t-il, accélérant encore le rythme.

C'est la première fois qu'il me prend aussi durement, mais il n'y a pas de place pour des préoccupations de ce genre dans le plaisir titanesque que je sens se profiler. Il ne me fait pas mal, même si je suspecte que je lui en fais. Mes doigts sont douloureux à force de s'enfoncer. Je laisse échapper ma propre bordée de jurons, absorbant tous ses assauts jusqu'à ce qu'il s'arrête abruptement. Je le sens enfler en moi, et puis il part en arrière lentement, et repart en avant doucement dans un grognement. Ce mouvement nous envoie tous les deux dans un abysse de sensations merveilleuses et

indescriptibles. Je suis consumée par l'intensité de mon orgasme, et l'effondrement de Miller sur ma poitrine, indifférent à son poids sur moi, me fait comprendre qu'il l'est lui aussi. Nous avons tous les deux le souffle court, le cœur battant et nous sommes tous deux épuisés. C'était du sexe puissant, frénétique, qui s'est peut-être transformé en baise, et quand je sens des mains me caresser et une bouche remonter le long de ma joue, cherchant mes lèvres, je sais que Miller en a pris note lui aussi.

– Dis-moi que je ne t'ai pas fait mal.

Il consacre un moment à embrasser ma bouche, la prenant délicatement, mordillant doucement mes lèvres à chaque fois qu'il s'éloigne. Ses mains sont partout, elles me caressent, m'effleurent, virevoltent sur mon corps. Mes yeux se ferment sur un soupir de satisfaction, et j'absorbe toutes ses lentes caresses en souriant et en rassemblant mes forces déclinantes pour le câliner et le rassurer.

– Tu ne m'as pas fait mal.

Il est lourd, allongé sur moi, mais je n'ai aucun désir de soulager ce poids. Nous sommes connectés... partout. Je prends une profonde inspiration.

– Je t'aime, Miller Hart.

Il se soulève doucement jusqu'à me regarder d'au-dessus, ses yeux étincelant, sa belle bouche se soulevant à chaque coin.

– J'accepte ton amour.

J'essaye en vain de le considérer avec irritation mais je ne parviens qu'à augmenter son amusement. C'est impossible de ne pas s'y laisser aller quand ses rares sourires font leur apparition si volontiers et si souvent ces jours-ci.

– Tu es vraiment un gros malin.

– Et *toi*, Olivia Taylor, tu es une telle bénédiction divine.

– Ou ta plus belle possession.

– Même chose, soupire-t-il. Dans mon monde, en tout cas.

Chacun de mes sourcils est embrassé délicatement avant qu'il ne quitte mes hanches et s'écarte de moi, s'asseyant sur ses talons. La joie glisse dans mes veines et la paix envahit mon esprit tandis qu'il me tire sur ses genoux et dirige mes jambes pour qu'elles se replient dans son dos. Les draps forment une pile désordonnée autour de nous, et cela ne l'ennuie pas le moins du monde.

– Le lit est un vrai chantier, dis-je avec un sourire moqueur alors qu’il arrange mes cheveux sur mes épaules et glisse ses paumes le long de mon bras jusqu’à ce qu’il trouve mes mains.

– Ma compulsion de t’avoir dans le lit avec moi surpasse toute compulsion d’avoir les draps bien ordonnés.

Mon sourire moqueur s’élargit.

– Pourquoi, monsieur Hart, venez-vous d’admettre une compulsion ?

Il incline sa tête et je contracte une de mes mains jusqu’à ce qu’il la laisse aller, puis prends mon temps pour repousser en arrière sa vague rebelle de son front humide.

– Tu tiens peut-être quelque chose, là, réplique-t-il, totalement calme et sans trace d’humour dans sa voix.

Mes mains hésitent dans ses vagues, et je le regarde de près, cherchant cette fossette irrésistible. Elle n’est pas en vue, et je le regarde, songeuse, essayant de deviner s’il admet enfin qu’il souffre terriblement de troubles compulsifs.

– Peut-être, répète-t-il, son visage toujours impénétrable.

Je soupire et lui donne un petit coup dans l’épaule, forçant un gloussement au son réconfortant à s’échapper de sa bouche. La vue de Miller faisant preuve d’amusement ne manque jamais de me stupéfier. C’est sans aucun doute la chose la plus belle au monde – pas seulement dans mon monde mais dans le monde *entier*. Sans aucun doute.

– Je suis tentée de dire que c’est sûr.

Je force ma chance, interrompt son rire.

Il hoche la tête avec émerveillement.

– Tu te rends compte à quel point c’est dur pour moi d’accepter que tu sois là ?

Mon sourire s’éteint dans la confusion.

– À New York ?

Je serais partie en Mongolie s’il me l’avait demandé. Il rit doucement et son regard s’évade dans le lointain, me poussant à saisir sa mâchoire et ramener son visage parfait vers le mien.

– Dis-m’en plus.

Je soulève mes sourcils avec autorité, serrant mes lèvres, malgré le besoin pressant que je ressens de le rejoindre dans sa joie.

– Juste ici, dit-il en haussant ses solides épaules doucement. Avec moi, je veux dire.

– Au lit ?

– Dans ma vie, Olivia. Transformant mon obscurité en une lumière aveuglante.

Son visage se rapproche, ses lèvres hantant les miennes. Verrouillant ses yeux aux miens, il retombe dans le silence et attend que j'aie absorbé ses paroles sincères. Comme bien des choses qu'il peut dire maintenant, je comprends parfaitement la profondeur de ce qui est impliqué/en jeu.

– Tu pourrais simplement dire à quel point tu m'aimes. Ça fonctionnerait.

Je plisse les lèvres, essayant désespérément de garder l'air sérieux. C'est dur, alors qu'il vient de faire exploser mon cœur dans ma poitrine, avec une déclaration de cette ampleur. Je veux le pousser sur son dos et lui montrer l'ampleur de mes sentiments avec un baiser violent, mais une partie de moi-même veut qu'il réagisse à mon sous-entendu, volontairement dénué de subtilité. Il n'a jamais prononcé le mot amour. *Fasciné* est son terme de prédilection, et je comprends exactement ce qu'il veut dire. Mais je ne peux renier mon désir d'entendre ces trois simples mots.

Miller me ramène sur mon dos, m'étouffant de ses baisers, en couvrant mon visage épuisé.

– Je suis profondément fasciné par toi, Olivia Taylor.

Mes joues sont prises en coupe entre ses mains.

– Tu ne sauras jamais à quel point.

Je cède à la volonté de Miller et le laisse me submerger complètement.

– J'adorerais me perdre entre ces draps toute la journée avec mon addiction, mais nous avons un rendez-vous.

Il me mordille le nez et me soulève hors du lit, me plaçant sur mes pieds, et jouant avec mes cheveux.

– Prends une douche.

– Oui, monsieur !

Je le salue et ignore ses grands yeux moqueurs alors que je me dirige vers la douche.